



HAL
open science

Comment parle-t-on aux animaux? Formes et effets pragmatiques de l'adresse aux animaux de compagnie

Chloé Mondémé

► **To cite this version:**

Chloé Mondémé. Comment parle-t-on aux animaux? Formes et effets pragmatiques de l'adresse aux animaux de compagnie. Langage et Société, 2018, 163, pp.77-99. 10.3917/ls.163.0077 . halshs-01696375

HAL Id: halshs-01696375

<https://shs.hal.science/halshs-01696375v1>

Submitted on 22 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Comment parle-t-on aux animaux ?

Formes et effets pragmatiques de l'adresse aux animaux de compagnie

Chloé MONDÉMÉ
University of Southern Denmark
Chloe.mondeme@gmail.com

Résumé: Cet article examine les apports possibles d'une approche linguistique interactionniste pour l'analyse de la communication homme/animal. Les phénomènes communicatifs entre hommes et animaux sont fréquents, ordinaires, et quotidiens (dans les foyers ou au travail), et ont pourtant jusque-là fort peu fait l'objet d'investigations poussées, puisqu'ils échappent en partie à l'analyse éthologique (généralement intéressée au comportement communicatif d'une espèce propre) autant qu'à l'analyse linguistique (centrée sur le langage verbal articulé – par définition humain). Sur la base de données audio et vidéo recueillies dans divers contextes et en situations « naturelles » (*versus* expérimentales) donnant accès à des formes d'adresse jusque-là peu documentées dans la littérature, la présente contribution identifie trois modalités récurrentes dans l'adresse à l'animal domestique, et en examine les effets pragmatiques.

Cela ouvre la brèche pour réenvisager, sur la base de contributions empiriques précises, certaines questions plus générales qui sont ordinairement soulevées quand on aborde les relations homme/animal, celle de l'agentivité des animaux, celle de l'attribution d'intentions, et celles des modalités de l'ajustement mutuel.

Mots clés : Communication interspécifique ; pragmatique ; interactions verbales ; multimodalité ; analyse conversationnelle ; relations homme/animal.

How do we talk to animals?

Forms and pragmatical effects of addressing pet animals in interaction.

Abstract: This article is a contribution to linguistic interactionist approaches to human/animal communication. Human/animal communicative phenomena are frequent in everyday ordinary life, at home or at work, and have nevertheless hardly been investigated so far. Ethology, focused on species-specific considerations, has trouble to deal with interspecific communication, and linguistics has long been first and foremost centered on articulated verbal language – which is human by definition. Drawing on audio and video data collected in authentic natural settings (*versus* experimental), this article identifies three prominent modalities for addressing a pet animal, and examines their pragmatical effects. These empirical findings allow to rethink bigger issues usually raised when human/animal relationships are concerned: animal agency, attribution of intention, and the fundamentals of mutual adjustment.

Keywords : Interspecific communication ; pragmatics ; verbal interaction ; multimodality ; conversation analysis ; human-animal relationships.

Introduction

Quoi de plus ordinaire que de s'adresser à son animal de compagnie, dans la sphère privée ? Si peu consentent à l'admettre, c'est toutefois une pratique, à bien y regarder, extrêmement commune, partagée autant par les propriétaires que par l'ensemble des personnes au contact régulier d'animaux (éleveurs, chasseurs, soigneurs, etc.). Mais précisément en raison du caractère privé – et ose-t-on dire peu assumé – de ces pratiques, peu de données sont disponibles à ce jour pour qualifier précisément les formes et les effets de l'adresse verbale aux animaux. Une telle enquête, loin de trancher dans l'épineux débat de l'intentionnalité animale ou dans celui, non moins houleux, de l'anthropomorphisme, serait pourtant de nature à éclairer certains aspects les plus ordinaires de la vie quotidienne et domestique – dont bon nombre d'interactionnistes nous ont rappelé à quel point ils étaient éclairants pour la compréhension des conduites sociales dans leur ensemble (Goffman, 1974 ; Garfinkel, 2007). Une telle étude permet en outre de spécifier, à l'aide d'un travail empirique précis, les modalités concrètes par lesquelles on interpelle, s'adresse, ou même entretient des formes strictement *conversationnelles*, avec un animal de compagnie. Celles-ci sont parfois semblables aux modalités (prosodiques, intonatives, séquentielles) utilisées avec de très jeunes enfants, et parfois absolument inédites. Surtout, elles apportent un témoignage décisif sur les types de liens sociaux qui nous unissent aux animaux domestiques, et fournissent, en creux, des arguments nouveaux pour élargir les questionnements sur la socialité à nos interactions avec le vivant non-humain (Mondémé, 2017).

Il n'y a pourtant aucune évidence à considérer qu'il puisse y avoir des formes de communications langagières, et encore plus verbales, entre un humain et un animal. La question même d'un « langage animal », quand elle a été posée, et ce depuis l'Antiquité grecque, recouvrait l'idée d'un système de signes propre à une espèce – et n'était donc pas pensée comme pouvant se déployer de manière *interspécifique*. Dans les différents traités zoologiques d'Aristote, ou encore dans le célèbre passage de *Politique*, I, 2¹, la question du langage animal est tranchée ainsi :

¹ C'est le fameux passage qui définit l'homme comme *zoon politikon*.

« Seul entre les animaux, l'homme a l'usage de la parole ; d'autres ont, comme lui, le développement de la voix pour manifester la douleur et le plaisir. La nature, en leur donnant des sensations agréables ou pénibles, les a pourvus d'un organe propre à les communiquer aux individus de leur espèce. Elle a borné là leur langage. »

S'ils peuvent émettre des sons (*phonê*) pour manifester la douleur ou le plaisir, et parfois même articuler ces sons au moyen de la langue (*dialektos*)², les animaux ne sont toutefois pas en mesure de produire du *logos*. Très vite, dans la pensée scolastique autant que dans la tradition cartésienne moderne, le langage s'est donc imposé comme un des lieux majeurs de la différence anthropologique. L'idée qu'il puisse exister un langage animal, conçu comme forme organisée et systématique de transmission et de réception de messages, possédant un contenu sémantique informatif, a pourtant joui d'un certain succès dans la première moitié du XX^{ème} siècle, comme en témoigne le débat qui a opposé Von Frisch à Benveniste. Dans un article d'abord publié dans la revue *Diogenes* (1953) et republié dans ses *Problèmes de linguistique générale*, ce dernier s'attache à démontrer en quoi la « danse des abeilles » identifiée par l'entomologiste Von Frisch n'a rien de commun avec le langage humain. Si les abeilles parviennent minimalement à symboliser (la distance et la localisation de la nourriture par leur « danse »), et qu'il y a bien une dimension collective de la compréhension des messages³, il n'y a ni vocalisation, ni dialogue, ni métadiscours possibles. Enfin, on ne peut pas à proprement parler d'unités linguistiques (sémantiques ou syntaxiques) discrètes, qui autoriseraient une dimension combinatoire ou générative. On le voit, l'idée d'un « langage animal » a une longue histoire conceptuelle⁴. Mais elle sert moins à décrire les pratiques communicatives réelles qu'à servir d'appui à des discussions spéculatives – que celles-ci soient métaphysiques et relatives aux critères d'humanité, ou conceptuelles et portant sur la nature de ce que nous nommons normativement « langage ».

² Aristote gratifie certains oiseaux, comme le rossignol et la perdrix par exemple, d'un « *dialektos* » (cf. *Histoire des Animaux*).

³ Comme le dit Benveniste lui-même : « La situation et la fonction sont celles d'un langage, en ce sens que le système est valable à l'intérieur d'une communauté donnée et que chaque membre de cette communauté est apte à l'employer ou à le comprendre dans les mêmes termes » (1966, p. 60)

⁴ Voir également, pour une discussion sur les différentes conceptions du langage et ce qu'elles engagent en termes de réflexions sur l'origine du langage humain, Gaborieau et Beaud, 2016.

Quant aux pratiques communicatives *entre hommes et animaux*, justement parce qu'elles se situent en-deçà ou au-delà des codes propres à une espèce (fussent-ils des codes langagiers, ou simplement des codes de signaux), elles semblent avoir jusque-là grandement échappé à la description scientifique. Nous identifions deux raisons essentielles à cela. L'une tient au fait que l'éthologie scientifique, qui est pourtant intuitivement convoquée sur ce thème, s'est montrée jusqu'à récemment fort démunie avec le paradigme *interspécifique* (les éthogrammes sont en effet construits pour répondre aux besoins descriptifs propre à une espèce). Une autre raison réside dans le fait que ces données sont assez délicates à obtenir, précisément parce qu'elles apparaissent spontanément dans les interactions domestiques, privées et ordinaires – et qu'elles sont de ce fait souvent soustraites à l'analyse scientifique, en particulier à la démarche expérimentale.

Un premier temps du cheminement sera donc consacré à cette question de la communication inter-espèce, jusqu'ici essentiellement appréhendée par la biologie et l'éthologie (1). L'argument de cet article, qui sera développé dans la seconde partie, est qu'une approche linguistique, d'orientation interactionniste, est pourtant à même de remplir cette mission – à condition, comme c'est le cas ici, de disposer d'un corpus de données naturelles d'interaction verbales entre hommes et animaux (2). Examiner précisément les modalités de l'adresse à l'animal fait un peu plus que décrire une pratique parmi d'autres : cela permet de voir en quel sens et de quelle manière on peut parler, comme nous enjoignent une frange des sciences sociales actuelles à le faire (Latour, 1994 ; Haraway, 2007), d'animal « acteur » ou d'animal « participant ». Au-delà, cela montre comment se déploient certaines formes très ordinaires, très anodines, mais tout à fait fondamentales, de la socialité interespèces.

1. Quelle discipline pour étudier la communication interspécifique ?

La communication interspécifique désigne les formes communicatives qui se déploient entre deux ou plusieurs espèces différentes. Sous ce vocable, elle a surtout été étudiée dans le champ de l'écologie comportementale ou de l'éthologie

scientifique (ou cognition sociale⁵). Revenir sur la manière dont ces disciplines ont pensé la communication entre individus d'espèces différentes permet d'expliquer pourquoi le paysage scientifique actuel se retrouve démuné, et justifie dès lors d'avancer un argument en faveur d'une prise en compte linguistique de ce phénomène.

En écologie comportementale, la communication n'apparaît pas vraiment comme un thème spécifique de recherche, mais plutôt comme un macro-phénomène qui chapeaute l'ensemble des comportements alimentaires, reproductifs, conflictuels etc. Quand elle est envisagée *per se*, c'est souvent à travers la notion de signal (dont on interroge la forme et la fonction). Il y a évidemment une abondante littérature sur les signaux déployés par chaque espèce, en revanche, la dimension interspécifique elle, est toujours envisagée sur la base de relations fonctionnelles type proie/prédateur, ou encore hôte/parasite – et semble-t-il jamais quand elle se joue entre deux espèces qui ne cherchent rien d'autre qu'une forme de socialité plus ou moins gratuite⁶, comme c'est le cas entre hommes et chiens par exemple. De manière générale, l'écologie comportementale s'intéresse très peu à l'interaction communicative homme/animal (Campan & Scapini, 2002).

Dans les domaines de l'éthologie et de la cognition sociale, il semble que le problème se pose de manière relativement différente. Telle qu'elle est menée actuellement, cette discipline s'ancre profondément dans une démarche comparatiste – si bien que quand on observe les phénomènes communicatifs, à travers par exemple l'outil de l'éthogramme, c'est forcément de manière espèce-spécifique. Il semble que cela a des conséquences fortes sur la manière dont on peut (ou plutôt dont on ne peut pas) décrire la communication *inter-espèce*. Ainsi, au risque de le dire radicalement, et de l'aveu même des éthologues, l'éthologie et la cognition sociale peinent à rendre compte de la dimension interspécifique de la communication.

Notons toutefois qu'il y a depuis une vingtaine d'années de plus en plus de travaux, dans ce champ, qui s'intéressent spécifiquement aux interactions homme/chien (Miklosi, 2007 ; Hare & Tomasello, 2005, Schwab & Huber, 2006 ;

⁵ Contrairement aux débuts de la discipline, d'inspiration clairement naturaliste et « de terrain », l'éthologie actuelle telle que pratiquée dans les unités de recherche semble s'approprier les paradigmes de la psychologie expérimentale et relever davantage du champ de la « cognition sociale » (voir Mondémé, 2017, à paraître).

⁶ Par « gratuite » ici nous nous référons à Jerolmack (2009), sur le jeu interspécifique, qui appuie sa démonstration sur la définition simmelienne de la socialité.

Kaminski & Marshall-Pescini, 2014 ; *inter alia*). L'ensemble de ces programmes de recherche est toutefois toujours marqué par une forte dimension comparatiste, annexant les capacités socio-cognitives du chien à celles de l'humain. Cela a pour conséquence que la question de la communication interspécifique est en fait recouverte par une autre question, selon nous très différente, et qui est « quelles sont les compétences communicatives du chien ? Dans quelle mesure sont-elles *human-like* ? » (Hare & Tomasello, 2005). Autrement dit, on cherche à isoler des compétences, capacités ou habilités qui seraient propres à une espèce (en l'occurrence, le *canis familiaris*), mais ces compétences sont identifiées et rendues comptables sur la base de celles qui ont été mises au jour dans la cognition et le comportement humains⁷.

Sans rentrer dans les détails, il semble que cela révèle une sorte de problème logique dans la manière de poser les questions : on ne s'intéresse qu'aux capacités « human-like » dans la communication, donc on part de l'idée que l'efficace et l'intelligibilité d'une situation doit émerger *depuis* la compétence développée par l'animal *vers* les capacités propres à l'homme. Dans le cadre d'une pensée évolutive, cela soulève des questions car tout un pan est laissé dans l'ombre : (i) celui des facultés que l'humain aurait pu développer lui, à être au contact du chien (Guillo, 2009), ou au-delà de ça, (ii) celui des phénomènes communicatifs globaux qui peuvent se déployer de manière interspécifique entre individus sociaux.

En outre, si les analyses menées en contexte expérimental renseignent avec acuité sur les formes acoustiques choisies par les protagonistes humains pour s'adresser à leur animal (Burnham *et alii*, 2002 ; Jeannin, Gilbert, Leboucher, 2017), elles peinent à rendre compte de toute la richesse des différentes situations d'interaction qui peuvent se produire en contexte domestique, et qui ne seraient pas *a priori* cadrées par le protocole expérimental. Sans rentrer dans le débat, parfois caricatural, qui oppose « données naturelles » et « données contraintes » (Speer, 2002), au moins pouvons-nous dire qu'elles manquent peut-être justement la dimension privée que les données authentiques en contexte domestique permettent de saisir.

⁷ Pour ne prendre qu'un exemple, les protocoles qui sont mis au point pour enquêter sur l'attachement (affectif) du chien à son maître (Topál, Miklósi, Csányi et Dóka, 1998 ou Prato-Previde *et alii.*, 2006) sont calqués sur ceux qui ont été menés dans les années 1960 en psychologie expérimentale (le « strange situation test » de Mary Ainsworth par exemple) basé sur l'attachement mère/enfant.

Nous aimerions donc désormais examiner la manière dont une partie des sciences sociales, en particulier dans sa frange interactionniste, et notamment la linguistique interactionniste, pourrait contribuer à prendre en charge cette question – et au prix de quels réaménagements.

2. Contribution linguistique à l'analyse des interactions interspécifiques

Notons à titre de préambule que la prise en charge de la communication animale par des disciplines liées à la linguistique n'est pas exactement neuve, même si elle s'est posée de manière très différente par le passé.

Dès les années 1960 en effet, émergeait une discipline « à l'intersection de la sémiotique, théorie générale des signes, et de l'éthologie, l'étude biologique du comportement » (Sebeok, 1969, p. 200), baptisée la zoosémiotique. De manière contemporaine à d'autres programmes naturalistes réductionnistes (c'est la pleine période de la sociobiologie d'un Wilson), la zoosémiotique se proposait de s'intéresser aux comportements communicatifs animaux avec le prisme de l'analyse linguistique, en observant les propriétés syntaxiques, sémantiques et pragmatiques des modalités communicationnelles propres à chaque espèce.

Notre proposition n'a rien de commun avec un tel programme. Ce dernier vise essentiellement à calquer un modèle analytique – celui de la linguistique structurale – à l'étude du comportement. Une fois encore, il s'applique à l'échelle d'une espèce et d'une seule à la fois, sans souci pour la communication interspécifique. Les mécanismes structuraux priment sur la signification, et l'idée qu'il puisse exister un code systématique l'emporte sur la dimension pratique des échanges communicationnels situés.

L'approche interactionniste que nous aimerions défendre ici est attentive à la manière dont les actions (fussent-elles des actions *verbales* comme le sont les tours de parole) des uns sont produites dans un rapport conséquentiel avec les actions des autres. En observant comment les unes et les autres se configurent mutuellement, une telle démarche est à même de prendre en charge la description d'échanges

communicatifs entre hommes et animaux⁸. Elle peut le faire avec un degré de finesse qui dépasse les discours très généraux sur la relation homme/animal, et qui permet de mettre en évidence des formats conversationnels précis. Nous en avons identifié trois principaux, que nous détaillons ci-dessous, après avoir rapidement évoqué les données utilisées et la méthode pour les traiter.

2.1 Données et méthode

Les données qui servent de base à cette analyse reposent sur plusieurs corpus d'interactions entre hommes et chiens domestiques dans divers contextes, et recueillies sur plusieurs années d'enquête de terrain. Il s'agit d'interactions mettant en présence, dans chacun des cas :

- des personnes non-voyantes et leurs chiens-guides d'aveugle (Corpus ECGA1) ;
- des éducateurs canins et les chiots (futurs chiens-guide) en éducation (Corpus ECGA2) ;
- des propriétaires et leur chien en contexte de stages d'éducation canine (Corpus CLICKER) ;
- des propriétaires et leur chien, au cours d'interactions ordinaires en contexte domestique (Corpus DOMUS).

Ces données ont toutes été enregistrées à l'aide d'une ou plusieurs caméra vidéo et de micros, et ont été transcrites avec précision, en suivant les conventions usuelles de l'Analyse Conversationnelle (Sacks, Schegloff, Jefferson, 1974 ; voir Mondada, 2008 pour les conventions multimodales).

Le choix d'une telle méthode relève d'un parti pris théorique et analytique qui s'origine dans la volonté de porter le regard sur l'interaction, et non sur les supposées propriétés ontologiques des participants en présence (Goode, 2007 ; Mondémé, 2017). En observant attentivement comment un tour fait suite à un autre, ou dans quels rapports consécutifs les actions des uns s'inscrivent vis-à-vis des actions des autres, un tel cadre permet de rendre compte de la manière dont le sens émerge en

⁸ Voir également Beaud (1998) pour des analyses approfondies de situations d'échanges dits « exosémiques », entre un locuteur linguistiquement compétent, et un partenaire mutique (enfant en très bas âge, animal domestique).

interaction, et dont l'intelligibilité d'une situation est construite à toutes fins pratiques, sans présupposer des capacités cognitives des participants, ou sans avoir à convoquer des notions glissantes telles que celles d'intentionnalité animale. Observer les conduites signifiantes des hommes et des animaux quand ils mènent un cours d'action conjoint semble de toute façon une preuve en soi des riches formes de communication sociale qui s'y déploient.

De ce point de vue, les récents apports sur l'étude de la multimodalité (Goodwin, 2000 ; 2013 ; Mondada, 2009 ; 2016, voir Deppermann, 2013 pour un panorama) servent de point d'appui capital. C'est la raison pour laquelle les données sont transcrites avec une attention particulière aux actions non-verbales, aux gestes, aux postures et aux échanges de regards, afin de garantir à l'animal une visibilité dans le dispositif même d'analyse. Nous reprenons donc le format de base de la transcription verbale, en l'adaptant pour pouvoir intégrer, au moment de leur occurrence, les actions du chien au même titre que celles d'un participant humain. Plus qu'un geste méthodologique, ce parti-pris analytique fort semble être un prérequis pour voir les rapports signifiants et configurants dans lesquels s'insèrent les actions animales – autant que pour rendre visible la manière dont elles sont traitées comme telles par les participants humains⁹.

Dans chacun de ces terrains d'enquête, très différents, et menés en contextes domestiques autant qu'institutionnels, les données enregistrées ont immédiatement rendu visible un phénomène assez saillant : les moments *d'adresse directe à l'animal*, ou *à travers la voix fictive de l'animal*.

Nous avons isolé trois modalités principales : l'une, déjà documentée dans la littérature, fait une analogie entre l'adresse à l'animal et l'adresse au jeune enfant, ou « baby talk » (2.2), la seconde montre des phénomènes de ventriloquie : on parle à la place de l'animal (2.3), la dernière, qui relève de phénomènes que nous avons qualifié de « morphismes » consiste à s'adresser à l'animal sous des modalités d'expressions supposées être pertinentes pour son écologie (2.4).

2.2 « *Animal directed talk* » et « *baby talk* »

⁹ Pour un développement plus extensif sur ce traitement, voir Mondémé (2017).

Quelques rares travaux, inscrits disciplinairement dans le champ de la psychologie ou de la psycholinguistique, ont fait du discours adressé à l'animal leur objet d'étude, essentiellement à travers les notions de « Pet directed Speech » ou « Pet directed Talk » (Hirsh-Pasek & Treinman, 1982 ; Mitchell, 2001 ; Burnham *et alii.*, 2002). Pour résumer l'argument en quelques mots, ces travaux réalisés en contexte expérimental comparent les modalités d'adresse à l'animal de compagnie avec celles documentées dans les interactions avec de très jeunes enfants (« Infant directed Speech » et « Baby Talk »). Ce sont alors surtout les aspects intonatifs, sémantiques et syntaxiques, déployés par un adulte compétent à l'adresse à un enfant en bas âge, qui sont examinés.

Des hypothèses comparatistes ont été testées pour voir dans quelle mesure l'« infant directed speech » pouvait avoir quelques analogies ou différences avec le discours adressé à l'animal domestique. Un certain nombre d'éléments identiques ont été retrouvés (usage d'une voix aiguë ; choix d'une syntaxe et d'un lexique relativement simple ; usage du présent (temps verbal) ; répétitions ; nombreux procédés d'*attention-getting*), mais également quelques petites différences (plus d'impératifs ; moins de phrases syntaxiquement complexes vers les animaux). Ces différences sont interprétées comme suit : l'adresse à l'enfant manifeste une orientation vers son futur état de locuteur compétent, ce qui n'est évidemment pas présupposable dans le cas de l'animal domestique (Mitchell, 2001).

Dans nos données, enregistrées en contexte naturel et avec des locuteurs français, des phénomènes de cette nature se font jour également. Observons les extraits suivants.

Exemple 1. DOMUS tu veux faire de l'internet¹⁰

Lisa (LIS) et Dimitri (DIM), un couple d'amis, sont sur le canapé en train de boire une bière et de regarder l'ordinateur. La chienne de DIM, Hourra (HOU) est assise à côté d'eux sur le canapé.

¹⁰ Pour l'ensemble des conventions de transcription adoptées dans cet extrait et dans le suivant, voir l'annexe reproduit à la fin du présent article. Nous reproduisons en police courrier, sur des lignes numérotées, les paroles des participants. En Italiques figurent les actions non-verbales. Nous avons marqué par du gras les phénomènes sur lesquels nous souhaitons attirer l'attention du lecteur.

1	HOU	((met museau au goulot de la bouteille))
2	LIS	ah c'est bon la bière/
3	DIM	ah oui elle adore hein
4		(1.0)
5	DIM	°tu veux faire de l'internet/°
6	LIS	julia rully euh: [elle est dans ta classe ou pas//]
7	DIM	[tu veux faire de l'internet mon
8		chouchou/] ((embrasse le chien))

Dans cette courte séquence, le chien co-présent est adressé à plusieurs reprises. D'abord, ligne 2, avec une question de Lisa posée à la chienne « ah c'est bon la bière/ », pour laquelle Dimitri, le maître du chien, se désigne comme récipiendaire et produit une réponse, en délocutant le chien à travers un pronom de troisième personne « ah oui elle adore » (ligne 3). Prenant acte du rapprochement du chien tout près d'eux sur le canapé, Dimitri s'adresse à nouveau directement à la chienne ligne 5 « tu veux faire de l'internet/ », repris en ligne 7, en chevauchement avec un tour de Lisa, lui, relatif à leur activité en cours sur l'ordinateur. Dans ces adresses directes, on trouve à la fois des modifications sémantiques « 'de' l'internet », des répétitions, et une figure fréquente dans l'adresse à l'animal : le terme hypocoristique (« mon chouchou »).

L'extrait suivant exhibe des phénomènes analogues.

Exemple 2. DOMUS on l'a eue

Les mêmes protagonistes sont sur le canapé, comme dans l'extrait précédent. En caressant la chienne, Dimitri identifie une tique dans son pelage et en informe Lisa, paniqué, pour que celle-ci la retire.

1	DIM	euh:: #lisa j'crois qu'y a un tique là#
		<i>#regarde LIS #</i>
2		#(3.0) #
	DIM	<i>#montre à LIS#</i>
3	LIS	mais vous avez des tiques +à c't'époque/
		<i>+se penche vers le poitrail</i>
4		+(6.0) +

	LIS	<i>+retire la tique du chien+</i>
5	DIM	((voix aigue)) c'est: bien: mon toutou
6	LIS	voilà/ mon ch(h)éri\
7	DIM	on l'a #enlevée: (.) on l'a #TUEE (.) on l'a EUE# <i>#se penche #colle tête #embrasse</i>
	LIS	<i>((se lève jeter la tique à la poubelle))</i>
8		(0.4)
9	DIM	on l'a eue on l'a eue (.) oo::h on l'a eue/

En gras dans la séquence précédente, sont mis en évidence les moments d'adresse qui se conforment avec ce qui a pu être documenté jusqu'à présent dans la littérature sur l'« animal directed speech » : nombreux allongements syllabiques (ligne 5, 7, 9), amples courbes intonatives et emphases (ligne 6 et 7), répétitions (lignes 7 et 9), modifications consonantiques (ligne 6 « ch(h)éri »). Observons en particulier les actions des participants, et notamment ligne 7 l'attitude de Dimitri envers sa chienne : il se penche vers elle, colle sa tête contre son poil, et l'embrasse. On remarque que les unités qui composent son tour verbal, produites en répétition, servent à scander l'activité de « félicitation », qui s'accomplit aussi de manière incarnée. Cette remarque sert du reste d'appui pour revendiquer l'intérêt d'une approche multimodale, et non strictement logocentrée, de l'adresse à l'animal. L'adresse ne consiste pas seulement dans les formes verbales et para-verbales utilisées à son endroit, mais tient également à l'ensemble des manifestations proxémiques, posturales et gestuelles qui accompagnent le discours.

En contexte institutionnel, on retrouve des éléments analogues, alors même que les interactions y sont supposément moins intimes, et donc moins sujettes à ces formes d'adresse.

Les deux extraits suivants sont issus du corpus réalisé auprès de l'École des Chiens Guides (Corpus ECGA1). Une personne non-voyante (CAT) s'adresse à sa chienne au cours d'un parcours dans l'espace urbain.

Exemple 3 ECGA1 allez ma fille

1	CAT	tout <u>droit</u> / fifille
2		(0.8)
3	CAT	allez ma belle
4		(1.8)
5	CAT	allez: on y va:/ (.) allez/ ma fifille
6		(1.3)
7	CAT	on y va/ ma b��belle

Exemple 4 ECGA1 allez la babelle

1	CAT	c'est: bien
2		(0.6)
3	CAT	��voil�� ma belle/�� tout droit
4		(2.2)
5	CAT	tout droit/ (0.6) allez la babelle
6		(0.9)
7	CAT	.h <u>AL</u> lez ma babelle (0.7) <u>al</u> lez/ on y <u>va</u> /
8		(1.3)
9	CAT	<allez ma b��belle> (.) tout droit

Les données sont évidemment très différentes des cas précédents puisqu'ici, le chien est « au travail » et les répétitions produites par la propriétaire non-voyante sont autant de sollicitations pour enjoindre le chien à se concentrer sur sa tâche. En ce sens, elles sont dotées d'une fonction pragmatique identifiable, et ont une vraie fonction d'*attention getting devices*. Les premières remarques que l'on peut faire ont trait aux termes d'adresse usités, et aux formats grammaticaux dans lesquels ils s'insèrent. On note en effet de nombreux hypocoristiques (« ma fille », « ma belle » et leurs dérivés respectifs « ma fifille », « ma b  belle », parfois en variation avec « ma babelle »). Ces formules sont prononcées dans des tours au format impératif, souvent après la forme « allez », fonctionnant ainsi comme des encouragements à l'adresse du chien. En s'appuyant sur les analyses de Mitchell (2001), on retrouve dans ces occurrences des traits lexicaux (vocabulaire de l'action, impératifs, occurrences courtes, répétitions nombreuses) et prosodiques (voix haut placée, accentuations

marquées) caractéristiques des adresses aux chiens. Mitchell identifie quatre fonctions principales communes au « baby talk » et au « talk to dogs » :

- contrôler l'attention de l'adressé, en lien avec un objet ou une activité (2001, p. 202)
- communiquer avec un adressé inattentif, qui a une compréhension limitée (2001, p. 202)
- manifester des formes d'affection (2001, p. 203)
- prétendre que l'adressé est un conversant, même s'il ne l'est pas (2001, p. 203).

Des phénomènes similaires se donnent à voir, quels que soient les contextes. Il y a donc un caractère relativement systématique de l'adresse à l'animal par altération des formes normées d'interlocution. Ces variations sont identifiables en termes intonatifs, prosodiques, sémantiques et syntaxiques, et sont utilisés avec récurrence et systématiquement par différents locuteurs, dans des contextes domestiques ou institutionnels, et quelle que soit la langue¹¹.

2.3 La ventriloquie

Un second phénomène apparaît de manière saillante, quand on observe les formes d'adresse à l'animal, ou plutôt ici devrait-on dire, *en présence* de l'animal. Il s'agit de phénomènes de « ventriloquie ». Déjà documenté en contexte anglo-saxon par Tannen (2004), le procédé de ventriloquie consiste en une forme de discours rapporté fictif, dans lequel les participants humains incarnent littéralement la voix de l'animal pour le faire parler.

Ce procédé a été observé avec attention au cours d'interactions domestiques mettant en scène un animal, dans une famille (Tannen, 2004), et en contexte vétérinaire (Roberts, 2004). Il a essentiellement été interprété au regard du rôle qu'il joue dans la gestion des relations interpersonnelles humaines : atténuer des reproches

¹¹ Nous manquons de données comparatives, mais cela est documenté en tous cas pour l'anglais américain (Hirsh-Pasek & Treinman, 1982), l'anglais australien (Mitchell, 2001), l'anglais britannique (Ringrose, 2015), et le français (voir Jeannin, Leboucher & Gilbert (2017) pour une analyse acoustique et prosodique fine dans l'adresse au chien domestique).

à adresser à un autre membre de la famille par exemple, en l'exprimant à travers la bouche de l'animal (Tannen, 2004, p. 408).

De manière significative, on en trouve également un nombre assez conséquent dans nos corpus, en particulier, sans surprise, celui réalisé en contexte domestique.

Exemple 5 DOMUS maman vite

Éva la propriétaire du chien et maîtresse des lieux (ci-dessous EVA), son amie Lisa (LIS), et la chienne Hourra (HOU) sont sur le canapé. EVA et LIS parlent du gâteau qui vient d'être mis au four. La chienne sollicite soudainement l'attention de sa propriétaire (qui vient de cesser de la caresser) en collant sa tête contre elle.

1	EVA	((caresse sa chienne)) le crumble du coup c'est bon/
2	LIS	ouais\ (.) une demi- fin: euh j'avoue qu'j'ai pas surveillé l` timing [de manière <u>très</u> préci:se mais:
3	EVA	[nan mais @ a priori: @ @stop caresses à HOU@
4	LIS	*j'ai rajouté [deux] ptites pommes
5	EVA	[oh]@ HOU *retourne tête vers EVA-> EVA @enlace HOU
6	EVA	*maman (.) maman vite (1.2) °vite° (.) vite
	HOU	*s'allonge sur EVA-->

Il serait difficile d'analyser cet extrait si on ne prenait en compte qu'un cadre participatif restreint aux interactions entre les deux participants humains. LIS et EVA parlent en effet ensemble de la cuisson du gâteau que l'une d'elle vient d'enfourner. Mais concomitamment à cela, EVA est également engagée dans une interaction focalisée avec sa chienne. Elle la caresse avec une relative inattention en début d'extrait (lignes 1 à 3). Le chien est alors un *by-stander* (Goffman, 1974) discret, co-présent dans la scène, sans être vraiment un participant actif. Ce n'est qu'au moment où EVA cesse de le caresser qu'il resollicite son attention en retournant sa tête et son buste (le chien est allongé) vers sa maîtresse. Celle-ci produit alors une marque de surprise ou d'attendrissement (« oh »), et enlace sa chienne (ligne 5). Immédiatement

après, EVA ventriloquise sa chienne « maman, vite, vite » (ligne 6), s'autodésignant comme « maman » et attribuant à sa chienne la volonté de reprendre au plus vite l'activité affective dans laquelle elles étaient engagées.

Il n'est pas rare que les procédés de ventriloquies soient des moments où la famille s'accomplit et se constitue discursivement. Comme le note également Tannen dans ses données : « I believe that ventriloquizing the dog in this context serves another inter-active purpose as well: linguistically constituting the interactants as a family » (2004, p. 410).

C'est aussi ce qui se donne à voir dans l'extrait suivant.

Exemple 6 DOMUS j'aime mieux quand on fait ça papa

Dimitri (DIM) et sa chienne Hourra (HOU) viennent de jouer à faire du « mordant », DIM excitant la chienne pour la forcer à le mordre. Finalement, il l'appelle pour clore la séquence sur un échange de caresses.

1	DIM	#°viens° #met mains sur les genoux-->
2		*(0.9) * HOU *vient vers DIM en s'aplatissant et en remuant la queue*
3		*(0.3) * HOU *s'assoit devant DIM*
4	DIM	oh oui/ j'aime <u>mieux</u> papa/ quand on fait ç(h)a
5		quand même hein\
6		#(2.5) # DIM #caresse le chien#
7	DIM	elle préfère/ quand même la t(h)endresse
8		mhh: ((sourit))

Ici le propriétaire de la chienne incarne ses paroles supposées après une séance de jeu un peu musclée, dans laquelle les deux participants jouaient à s'agresser et se mordre doucement. DIM rappelle sa chienne (ligne 1), qui accourt immédiatement en remuant la queue (ligne 2). DIM propose alors une forme de traduction, en langage vernaculaire humain, de ce qu'il interprète des pensées et intentions de sa chienne

« oh oui, j'aime mieux papa quand on fait ça quand même hein ». Il lui attribue non seulement la parole, mais aussi des préférences et des volontés (celle d'être plutôt encline aux caresses qu'au combat « elle préfère quand même la tendresse », ligne 7). Dans le même temps, il s'autoqualifie, comme dans l'extrait précédent comme « papa » (ligne 4).

Dans les deux extraits en effet, les propriétaires attribuent la parole au chien du couple, en s'autoqualifiant comme parents (papa, maman)¹². Généralement, les phénomènes de ventriloquie sont significativement associés à des modifications intonatives (incarnant véritablement la voix supposée du chien).

Plusieurs cadres participatifs sont imbriqués, et plusieurs régimes discursifs sont imbriqués. Une fois encore, un regard sur les phénomènes multimodaux se révèle tout à fait éclairant. Les moments de ventriloquie sont étroitement liés aux actions des animaux et ne se produisent pas n'importe quand : dans le premier extrait la « ventriloquie » se produit synchroniquement avec l'allongement de la chienne sur les genoux de sa maîtresse. De même dans le second extrait, c'est concomitamment à des manifestations corporelles nettes du chien (s'approcher en courant, s'aplatir, remuer de la queue) que DIM parle à la place de son chien. La ventriloquie, de ce point de vue, opère comme processus de traduction d'une manifestation corporelle visible.

2.4 Morphisme

Les cas précédent (« Pet directed talk » et ventriloquie) ont déjà été documentés dans la littérature, anglo-saxonne notamment. Ce n'est pas le cas des occurrences, fréquentes dans nos corpus, de « morphisme ». Par ce terme, nous désignons des cas où l'adresse au chien ne se fait pas sur les modalités de l'adresse entre humains, comme dans les cas précédents avec l'usage du verbal langage articulé, mais au contraire en mimant les modalités communicatives supposées être celles de l'animal. À notre connaissance, ces phénomènes n'ont pas du tout été investigués dans la littérature, alors qu'il y a de bonnes raisons de penser qu'ils ne sont pas du tout

¹² Voir également Poresky & Daniels (1998) sur ce point.

anecdotiques dans les modalités ordinaires de communication entre hommes et animaux domestiques¹³.

Ces cas de « morphisme » qualifient des moments où l'adresse au chien se fait dans les « termes » – ou tout du moins sous les modalités d'expression – susceptibles d'être pertinents pour *son* écologie, par exemple sous forme de grognements. À l'inverse des cas documentés jusqu'à présent, l'ajustement de l'homme aux modalités communicatives supposées de l'animal se fait par le recours à des vocalisations ou à des mimiques qui s'accomplissent « en miroir » avec les attitudes du chien.

Exemple 7 DOMUS Grrr

Dans l'extrait qui suit, DIM et la chienne HOU jouent ensemble au combat. La chienne mordille son maître, parfois en grognant, et celui-ci produit également des grognements dans le cours du jeu.

1	DIM	<i>((imite grognements et tend son avant bras pour se faire mordre))</i> NNa: :ha:harr:: [har:ha:r har: wrarhar:
2	EVA	[on va p`t`être mettre tes affaires
3		dans la chambre euh: lisa/
4	DIM	rha: rha:
5	LIS	ouais oh
6	DIM	#rr[h: rha: rha #] <i>#tend ses bras pour mordant#</i>
7	EVA	[p`t`être j`vais les mettre sur le lit]
8	DIM	#whra:wrha # rrrh: # <i>#mains autour museau#main en forme de gueule#</i>

La difficulté qu'il y a à faire figurer à l'écrit ces interactions vocales, mais non verbales, est réelle. Elle est prise en charge ici par le choix de reproduire les « grognements » du participant humain, transcrits au moment de leur production, et en lien avec d'autres actions multimodales (tendre son avant-bras, ligne 6 ; serrer la gueule du chien avec ses propres mains, ligne 8).

¹³ Dans une certaine mesure on peut considérer que les modifications intonatives propres à la « ventriloquie » participent de ce morphisme et s'insèrent dans un continuum.

On voit que dans une telle interaction, tout concourt à une expression des actions et intentions humaines dans les termes supposés de l'intelligibilité canine : les tours de paroles sont émis en grognement, et les membres humains sont mis au service d'une corporéité qui rend le combat réalisable. Cette fois encore, s'intéresser aux formes d'adresse à l'animal, en tant qu'elles sont produites vocalement, n'est ni pleinement suffisant, ni pleinement satisfaisant, et nécessite d'englober plus généralement l'ensemble des actions *incarnées* des participants (Mondada, 2014).

L'exemple suivant, issu d'un autre corpus, va encore plus loin dans l'adresse à l'animal par « morphisme ».

Exemple 8 CLICKER niark

Jacques et sa chienne participent à un stage d'éducation canine. Ils sont assis dans un coin de la pièce, et assistent à un topo explicatif de l'éducatrice sur le dressage canin. Chaque couple de participants (les propriétaires et leur chien) font de même, et le chien est assis au pied du maître durant l'audition des consignes.

Puisque cette séquence présente une série d'actions entièrement non-verbales, nous ne proposerons pas de transcription. Voici toutefois l'enchaînement des actions, telles qu'elles se déploient séquentiellement, l'une à la suite de l'autre :

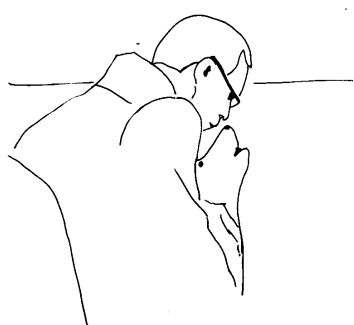


Image 1. La chienne Lana relève le museau en direction de son maître, dont le regard est également orienté vers elle



Image 2. Jacques se met à retrousser les lèvres, montrer les dents, et produire un léger bruit avec sa bouche (« niak niak niak niak ») en claquant des dents, à proximité immédiate de la gueule de la chienne.



Image 3. La chienne redescend légèrement le museau, et Jacques cesse son claquement de dents durant quelques secondes, en cessant sa mimique.



Image 4. Jacques reproduit à nouveau sa mimique et le son qui lui est associé. La chienne relève son museau dans sa direction, et lui lèche le visage.

La difficulté est grande de rendre compte de cette courte séquence d'interaction. Pourtant, elle exhibe des phénomènes riches, tant sur le plan de la relation interpersonnelle que sur celui qui nous intéresse ici : l'examen de la manière dont les actions humaines et animales sont séquentiellement ajustées et significatives les unes pour les autres.

Alors que le couple est assis dans un coin de la salle, Lana sollicite l'attention de son maître en levant son museau vers lui (image 1). Si nous parlons de sollicitation

ici, c'est moins pour qualifier l'intention du chien, qui nous est profondément opaque, que pour signifier que, pragmatiquement, c'est-à-dire du point de vue des effets qu'il produit, un tel geste fonctionne en tous cas comme sollicitation. Son maître s'oriente vers elle (image 2) et produit une « réponse », sous une forme incarnée (Cekaite, 2010). En retroussant ses lèvres, en claquant des dents, et en produisant un son caractéristique, il configure une interaction focalisée avec sa chienne, sous une forme ludique. Le fait d'utiliser le retroussement des lèvres, comme si c'étaient des babines, et de faire claquer ses dents pour rentrer en interaction avec le chien n'est pas inintéressant à commenter : ici le participant humain semble s'orienter vers ce qui pourrait être une forme de code sémiotique animal. Après une très courte pause, cette séquence se reproduit (image 4), et la chienne s'approche de la face de son maître pour lui lécher le visage. Si l'on ne peut rien conclure de cette dernière action, l'attitude de la chienne nous renseigne tout du moins sur son engagement dans « l'interaction focalisée » (Goffman, 1973)¹⁴ et sur sa participation active à celle-ci.

La « forme d'adresse » qui se donne à voir ici mérite-t-elle vraiment une telle qualification ? Pas d'interlocution au sens strict, pas d'interpellation verbale, mais une faible émission de son, essentiellement produite par une mimique de bouche – voilà ce que nous avons. Pourtant, force est d'admettre que pragmatiquement, un tel « jeu » (certainement ordinaire et routinisé) entre les participants met en lumière des formes d'ajustement mutuel évidentes, et plus encore, instancie des liens sociaux forts entre l'animal et son maître.

Comme dans l'extrait précédent, le participant humain communique donc avec son/un animal selon les modalités supposées les plus proches de l'écologie. En grognant, en retroussant les lèvres et en montrant les dents, ils instaurent un cadre participatif proximal, qui initie (ou prolonge) une interaction, généralement ludique. Ces cas sont bien évidemment des cas limites pour le linguiste, mais ils sont d'intérêt pour le chercheur en sciences sociales soucieux de rendre compte des modalités précises du déroulement de l'action pratique, indépendamment des statuts ontologiques des participants concernés.

¹⁴ « par l'interaction (*ie* interaction de face-à-face), on entend à peu près l'influence réciproque que les participants exercent sur leurs actions respectives lorsqu'ils sont en présence physique immédiate les uns des autres » (Goffman, 1973, p. 23).

3. Conclusion.

Notre corpus a permis d'identifier diverses formes d'adresse dans l'interaction avec l'animal. Que l'on s'adresse directement à lui ou qu'on le fasse parler, l'animal est traité *comme* un agent intentionnel de plein droit, disposant de volontés, de désirs, d'affects et de croyances.

D'une part, si l'on veut rendre compte avec justesse de l'ensemble des phénomènes signifiants qui se déploient dans l'interaction interspécifique, nous sommes conduits à prendre en compte les actions du participant animal – et à rendre compte de celles-ci au même titre que celles du participant humain, donc à les traiter, à l'instar des tours de parole, comme des unités pragmatiques propres. Pour le dire autrement, n'observer que les productions verbales, ou en tous cas que les productions faites par le participant humain, ne renseigne que partiellement sur la communication interspécifique. En ce sens, on assiste à l'écueil inverse de celui mentionné précédemment avec le paradigme éthologique : l'usage d'outil dédiés en première instance à l'observation du comportement verbal ne permet pas de mettre en lumière la complexité et les richesses des modalités communicationnelles interspécifiques. De tels réaménagements épistémologiques donnent alors accès à la complexité avec laquelle se noue l'agir-ensemble entre hommes et animaux. Les données obtenues, qui nécessiteraient toutefois d'être confrontées à d'autres corpus, offrent alors des prises empiriques pour adresser des questions fondamentales des sciences humaines comme des sciences de la vie : celles des attributions d'attention, des formes fondamentales de la communication, de l'agir-ensemble et de la socialité inter-espèce.

Conventions de transcription

Les conventions adoptées sont inspirées des conventions ICOR mises au point au laboratoire ICAR¹⁵ et des conventions de transcription multimodales élaborées par Mondada (2008).

La police courier simple est utilisée pour la transcription des paroles. Les symboles « [» et «] » marquent le début et la fin d'un chevauchement, les « : » marquent un allongement syllabique, et le symbole « / » marque une intonation montante et « \ » une intonation descendante. Les pauses sont chronométrées en secondes et dixièmes de secondes et figurent entre parenthèses.

¹⁵ (http://icar.univ-lyon2.fr/projets/corinte/bandeau_droit/convention_icor.htm)

En italique, figurent les actions non-verbales, parfois entre parenthèses, parfois entre balises (comme *...* ou +...+), quand elles sont synchronisée par rapport aux tours verbaux ou aux mesures temporelles. L'identité du participant qui accomplit le geste ou l'action est rappelée en début de ligne par les initiales de son pseudonyme.

Éléments bibliographiques

Aristote (1995), *La politique*, Paris, Vrin.

Beaud L. (1998), *Analyse des interactions monolocutives. À la recherche du dialogisme*. Villeneuve d'Ascq, Presses du Septentrion.

Benveniste E. (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Tome 1, Paris, Gallimard.

Burnham D., Kitamura C. & Vollmer-Conna U. (2002), « What's new pussycat? On talking to babies and animals », *Science* 296, p. 1435.

Campan R. & Scapini F. (2002), *Ethologie : Approche systémique du comportement*. Bruxelles, De Boeck Université.

Cekaite A., (2010), « Shepherding the child: Embodied directive sequences in parent-child interactions », *Text & Talk* 30/1, p. 1-25.

Deppermann A. (2013) « Multimodal interaction from a conversation analytic perspective », *Journal of Pragmatics* 46, p. 1-7.

Gaborieau P. & Beaud L. (2016), « La question de l'origine du langage, ou l'arbre qui cache la forêt », *Tétralogiques* 21.

Garfinkel H. (2007 [1967]), *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF.

Goffman E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*. Paris, Minuit.

Goffman E. (1991). *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit.

Goode D. (2007), *Playing with my Dog Katie. An Ethnomethodological Study of Dog-Human Interaction*, West Lafayette, Indiana: Purdue University Press.

Goodwin C. (2000), « Action and Embodiment Within Situated Human Interaction », *Journal of Pragmatics* 32, p. 1489-1522.

Goodwin C. (2013), « The co-operative, transformative organization of human action and knowledge », *Journal of Pragmatics* 46/1, p. 8-23.

Haraway D. (2007), *When species meet*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

- Hare B. & Tomasello M. (2005), « Human-like social skills in dogs? », *Trends in Cognitive Sciences* 9, p. 439-444.
- Hirsh-Pasek K. & Treiman R. (1982), « Doggerel: Motherese in a new context », *Journal of Child Language* 9, p. 229–237.
- Jeannin S., Gilbert C. & Leboucher G. (2017), « Effect of interaction type on the characteristics of pet-directed speech in female dog owners », *Animal Cognition*, 20, p. 499-509.
- Jerolmack C. (2009), « Humans, Animals, and Play: Theorizing Interaction When Intersubjectivity is Problematic », *Sociological Theory* 27/4, p. 371-389.
- Kaminski J. & Marshall-Pescini S. (2014), *The Social Dog. Behaviour and Cognition.*, Academic Press.
- Latour B. (1994), « Une sociologie sans objet ? Note théorique sur l’interobjectivité », *Sociologie du travail* 4, p. 587-607.
- Miklosi A. (2007), *Dog Behaviour, Evolution, and Cognition*, Oxford, Oxford University Press.
- Mitchell R. (2001), « Americans’ talk to dogs: Similarities and differences with talk to infants », *Research on Language and Social Interaction* 34, p. 183–210.
- Mondada L. (2009), « The Embodied and Negotiated Production of Assessments in Instructed Actions », *Research in Language and Social Interaction* 42, p. 329–361.
- Mondada L. (éd.) (2014), *Corps en Interaction : participation, spatialité, mobilité*, Lyon, ENS Éditions.
- Mondada L. (2016), “Challenges of multimodality: Language and the body in social interaction”, *Journal of Sociolinguistics* 20, p. 336-366.
- Mondémé C. (2017, à paraître), *La socialité interspécifique. Pour une analyse multimodale des interactions hommes-chiens*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Poresky R. & Daniels A. (1998), « Demographics of pet presence and attachment », *Anthrozoös* 11, p. 236–241.
- Prato-Previde E., Cusance D.M., Spiezio C. & Sabatini F. (2003), « Is the dog-human relationship an attachment bond? An observational study using Ainsworth’s strange situation », *Behaviour* 140, p. 225–254.
- Ringrose C., (2015), « Pitch Change in Dog-Directed Speech, Lifespans & Styles », *Undergraduate Working Papers on Intraspeaker Variation*, Volume 1.

Consultable en ligne : <https://doi.org/10.2218/lis.v1i0.2015.1181>

- Roberts F. (2004), « Speaking to and for Animals in a Veterinary Clinic: A Practice for Managing Interpersonal Interaction », *Research on Language and Social Interaction* 37 (4), p. 421-446.
- Sacks H., Schegloff E. & Jefferson G. (1974), « A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation », *Language* 50, p. 696-735.
- Schwab C. & Huber L. (2006), « Obey or Not Obey? Dogs (*Canis familiaris*) Behave Differently in Response to Attentional States of Their Owners », *Journal of Comparative Psychology* 120 (3), p.169-175.
- Sebeok T. (1969), « Semiotics and ethology », in Sebeok T. & Ramsay A. (eds) *Approaches to animal Communication*, La Hague: Mouton & Co Publishers, p. 200-231.
- Speer S. (2002), « "Natural" and "contrived" data: A sustainable distinction? », *Discourse Studies* 4, p. 511-525.
- Tannen D. (2004), « Talking the Dog: Framing pets as interaction resources in family discourses », *Research on Language and Social Interaction* 37(4), p. 399-420.
- Topál J., Miklósi A., Csányi V. & Dóka A. (1998), « Attachment behavior in dogs (*Canis familiaris*): A new application of Ainsworth's (1969) Strange Situation Test », *Journal of Comparative Psychology* 112, p. 219-229.
- Von Frisch K. (1955), *Vie et mœurs des abeilles*, Paris, Albin Michel.

Article reçu en février 2017. Révision acceptée en juin 2017.